bras droit n'est pas encore débarrassé de mon rhumatisme. James n'est plus là pour écrire sous ma dictée. Dieu vous bénisse et vous conserve, mes chers enfants ! Avec cette consolation, je n'ai point à me plaindre ici-bas. Ecrivez bientôt à

“ Votre père affectionné,

“ B. FRANKLAND.”

“ Voyez, voyez les beaux vers luisants ! ” s'écriaient les enfants, qui entourèrent Fanny, lorsqu'elle eut achevé la lecture de sa lettre. Il y avait, en effet, dans ce pré une grande quantité de ces insectes, et, réunis par petits groupes sur la terre, ils scintillaient comme des étoiles.

Tandis que les enfants contemplaient avec admiration ce ravissant spectacle, leur attention fut distraite des vers luisants par les flûtes d'un cor de classe ; ils regardèrent autour d'eux et s'aperçurent que le bruit venait du balcon d'une maison qui était à peu de distance de l'endroit où ils se trouvaient.

“ Oh ! laissez-nous approcher du balcon, dirent-ils ; nous pourrions écouter plus aisément la musique.”

Un violon et une clarinette se faisaient entendre à ce moment.

“ Oh ! approchons-nous, répétèrent-ils, en employant toutes leurs forces pour entraîner Fanny près du balcon.

— Mes enfants, il se fait tard, dit-elle, il faut nous en retourner bien vite à la maison. Il y a là, vous le voyez, une grande réunion ; tout le monde est à la porte et aux fenêtres. Si nous allons plus près, quelqu'un de cette société voudra certainement vous parler, et vous savez bien que votre maman n'entend pas cela.”

Les enfants se turent et se regardèrent d'un air incéles. Mais alors retentit le son d'une timbale, et le petit Gustave ne pouvant plus résister à sa curiosité de voir et d'entendre de plus près cet instrument, s'échappa des mains de Fanny et courut du côté de la maison en criant :

“ Je veux aller écouter, moi ; je veux voir aussi ! ”

Fanny fut obligée de courir après lui jusqu'au milieu de la compagnie ; l'enfant s'était dirigé vers un jeune officier qui le prit dans ses bras en disant :

“ Voilà ma foi, un joli petit garçon, un soldat, ma foi, à quelques pouces près ! Oui, certes, il verra le tambour, et il en battra ; je voudrais bien voir qui dirait le contraire.”

En disant ces mots, le jeune homme emporta Gustave sur le perron de l'escalier qui conduisait au balcon. Fanny, dans une grande anxiété, courut après lui, le priant de ne pas garder l'enfant qui avait été confié à ses soins. Sa maîtresse, disait-elle, serait extrêmement mécontente si elle désobéissait à ses ordres.

L'air aimable de Fanny, sa contenance modeste en regardant le balcon, les larmes qui roulaient dans ses yeux, intéressèrent à sa cause plusieurs personnes, qui s'écrièrent :

“ Allons, c'est assez, Bloomington ! rends-lui le petit garçon ; il ne serait pas bien de l'exposer au mécontentement de sa maîtresse.

— Oh ! oui, oui, s'écria le petit Gustave en s'échappant des bras de l'officier. Je ne veux plus voir la timbale ; je veux m'en aller tout de suite à la maison.”

Et l'enfant descendit l'escalier en courant, prit la main de Fanny et marcha à ses côtés avec toute la fierté d'un héros dont le grand cœur a su vaincre ses passions. Le petit Gustave était vraiment un généreux enfant. Son premier soin en rentrant à la maison fut de raconter à sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée. Mme Hungerford écouta son fils avec satisfaction et lui dit :

“ Je ne pourrais te donner une plus belle récompense, mon enfant, que de récompenser cette jeune fille elle-même. La fidélité, avec laquelle elle a exécuté mes ordres, la place, dans mon opinion, au-dessus de la condition où elle est née.”

A partir de ce jour, elle occupa dans ma maison la position à laquelle lui donnent droit sa sincérité, sa grâce et son bon sens.”

Désormais Fanny, pour complaire à Mme Hungerford, assista à toutes les leçons des enfants. Sa maîtresse lui conseilla de s'appliquer à apprendre tout ce qu'il est utile de savoir pour devenir une bonne institutrice de jeunes demoiselles. Cette fière, mais bienveillante dame lui disait :

“ Quand vous parlez, votre langage est en général choisi et correct, et vous pourrez sans peine former vos manières et développer vos talents. Je dois, du reste, vous en faciliter les moyens à cause des bons soins que vous donnez à mes enfants, et je suis heureuse de récompenser mon fils Gustave de la façon qui, j'en suis certaine, lui sera le plus agréable.

— Et, maman, dit le petit garçon, ne pourra-elle aller quelquefois se promener avec ses frères ? car je crois qu'elle les aime autant que je chéris mes sœurs.”

Mme Hungerford permit à Fanny de se promener une heure chaque matin, pendant que ses enfants étaient avec le maître à danser. Alors elle put sortir tantôt avec James, tantôt avec Frank, suivant que l'un ou l'autre pouvait disposer de son temps ; et ils firent ainsi de délicieuses promenades. Combien ils goûtaient le bonheur d'avoir été élevés dans une si parfaite amitié les uns pour les autres ! Cette amitié faisait alors la joie de son existence.

Quant à la pauvre Patty, elle regrettait de ne pouvoir se joindre à ces aimables réunions ; mais, hélas ! elle était si utile, si agréable, si indispensable à sa maîtresse infirme, qu'il lui était impossible de quitter un moment la maison ! “ Où est Patty ? Pourquoi Patty ne fait-elle pas cela ? ” étaient les questions incessantes de Mme Crumpe, chaque fois que la jeune fille s'absentait. Toutes les affaires de la maison retombaient sur les bras de Patty, parce que personne ne faisait rien aussi bien qu'elle. Mme Crumpe trouvait que personne ne l'habillait aussi bien que Patty ; personne aussi bien que Patty ne faisait son lit de façon à ce qu'elle pût dormir ; personne ne savait faire la gelée, le bouillon et le lait de poule à son goût aussi bien que Patty ; personne enfin ne savait rôtir, bouillir ou cuire au four aussi bien que Patty. Bref, Patty était obligée de tout faire. Le repassage des bonnets de Mme Crumpe, qui avaient des garnitures plissées avec une délicatesse exquise, devint aussi le partage de Patty ; un jour que la blanchisseuse était malade, Patty en avait plissé un avec tant de goût, que sa maîtresse ne voulut plus dès lors porter que des bonnets plissés par elle. Or, Mme Crumpe changeait de bonnet, ou plutôt on la changeait de bonnet trois fois par jour, et jamais elle ne portait deux fois le même.

(Traduit de l'anglais de miss EDGEWORTH.)

(La suite au prochain numéro.)

EDUCATION.

DU VÉRITABLE FONDEMENT DE LA DISCIPLINE.

III.

GOUT POUR L'INSTRUCTION ET ATTRAIT POUR L'ÉCOLE.

(Suite.)

Le dessin plaît à tous les enfants ; ils aiment tous à tenir un crayon, à tirer des lignes, à tracer des figures ; à défaut de crayon, ils se servent de charbon et salissent les murs. Ce penchant devient même une cause de désordre, et, par suite, de mécontentement, de reproches et de punitions. Au lieu d'abandonner ce penchant à lui-même, servons-nous-en,